

Petr Král

Le jeu des questions

Après avoir rencontré Petr Král à Paris en février 1970, au gré de nos échanges épistolaires naquit l'idée du *jeu de mai* : chaque participant devait se rendre rapidement dans la première rue de sa ville qu'il aurait entendu citer le 1^{er} mai et rendre compte de sa visite aux lieux. Paris et Lyon n'étaient pas seules concernées ; avec des amis de Poitiers et de Brest, nous nous essayions à quelques pratiques ludiques à distance qui trouvèrent alors leur prolongement évident dans cette proposition¹. En juin 1970, Petr nous rejoignit à Lyon pour un week-end. Avec Bernard Caburet et Robert Guyon, qui furent membres comme lui du groupe surréaliste avant 1969, nous lui fîmes part de quelques-uns de nos projets de jeux et interventions urbaines, à peine élaborés encore. Qui, au cours du premier semestre 1971, proposa d'ouvrir des enquêtes à chapitres multiples autour de la vie quotidienne ? Je n'en ai conservé ni souvenir ni archives, mais il nous apparut alors que pouvaient s'y insérer une infinité d'interrogations qui, pour être initialement individuelles, se posaient aussi collectivement. Ainsi se mirent à circuler des questions, ainsi s'échangèrent des réponses durant l'année 1971. D'autres activités et centres d'intérêt nous tinrent éloignés momentanément les uns des autres, mais les liens d'amitié qui se forgèrent à cette période subsistèrent longtemps après. Si certains d'entre nous s'étaient déjà rencontrés à travers ce qui les liait au surréalisme, tel n'était pas le cas de tous et il me semble que nos questionnements autour du quotidien – de certains aspects du quotidien, plutôt – surent éviter une focale trop resserrée, trop marquée.

Pour ma part, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais communiqué ce que j'ai conservé de ces échanges et il me semble que ce fut l'attitude de chacun de nous. La disparition de Petr m'a incité à aller (re)lire ce qu'il y écrivit, inévitablement dans la perspective évidente de son œuvre à venir et de ce que j'ai su depuis de sa vie. Nulle curiosité tatillonne, nulle ombre à projeter sur son devenir, quelques bribes, quelques étincelles à recueillir des propos d'alors pour un demain encore joueur. Georges-Henri Morin

Que l'on s'endorme ou que l'on s'éveille, il y a un court instant, de quelques minutes à peine, où la transition s'opère, instant unique. Ainsi le moment où l'on n'est plus éveillé, et pas encore endormi – quel nom lui donner ? –, n'est peut-être qu'un passage : mais que s'y passe-t-il ? Qu'est-ce qui vous hante alors ?

Je trouve en effet très fascinant ce moment de transition entre la veille et le sommeil, de même que c'est le crépuscule, cette heure « entre chien et loup », que j'ai toujours considérée comme la plus attrayante de la journée. Ce qui s'y passe pour moi suit – à chaque fois, au moins, que je suis conscient de m'endormir – le même scénario. Je deviens spectateur d'une succession de représentations, qui sont le plus souvent des variantes d'une même image, subissant des métamorphoses à la manière d'une prise de vue cinématographique immobilisée sur l'écran par un défaut du projecteur. Aussi ces transformations vont-elles dans le sens d'une « détérioration » progressive de l'image originelle, où celle-ci est de plus en plus gagnée par des couleurs ternes et effacées, tantôt

pâlissant, tantôt s'assombrissant, à prédominance de teintes grisâtres, bleuâtres et blanchâtres, soit les couleurs qui m'ont toujours *importé* le plus et qui me paraissent à elles seules susceptibles de faire ressortir tout un aspect « métaphysique » latent, assez angoissant, les images les plus quotidiennes et « banales » : celles, par exemple, d'un vélo ordinaire adossé à la façade d'une vieille maison.

Que vous arrive-t-il lorsque vous montez un escalier de maison ou de ville ?

Pénétrer dans une maison – et surtout une vieille maison de ville – par son escalier principal (ou celui de service) est curieusement pour moi comme une plongée dans la mer, où les étages et les spectacles que (éventuellement) ils m'offrent, correspondraient aux différents niveaux de *profondeur* ; on ne continue que de plus en plus péniblement, les « spectacles » en question deviennent – en général – de plus en plus surprenants et mystérieux (ce n'est qu'au *cinquième* du 5 rue Saint-Benoît que j'ai vu un jour, par exemple, trois jeunes filles assises sur les marches, en train de prendre des notes ...) – et puis il y a surtout le fait que plus on monte, plus on approche la fin, c'est à dire la mort. Il est entendu que je ne mourrai pas plus bas qu'entre le troisième et le quatrième d'une villa fin de siècle, d'une attaque cardiaque, causée par la rencontre dans l'escalier d'une nymphette ravissante et par la vue de ses genoux dans un dernier rayon de soleil couchant indécent.

Ne vous est-il jamais arrivé de revivre un événement de votre rêve ?

Il m'arrive plutôt d'intégrer si bien un souvenir de rêve à ma mémoire que je le prends désormais pour un souvenir réel. Ou bien, comme il m'est arrivé tout récemment, mon rêve m'annonce *symboliquement* un événement imminent (qui m'en donne ainsi « après coup » la clef) – en l'occurrence, l'arrivée d'une lettre de mon ami Prokop. Il va de soi que ma joie de recevoir sa lettre ne fut que décuplée par cette coïncidence.

À quoi vous incite le brouillard ?

À m'en faire coudre un habit pour me perdre ensuite dans ses plis, aux applaudissements et aux rires sourds des fillettes, mes élèves invisibles et malicieuses.

Quelle est votre couleur préférée ? Pourquoi ?

Cela dépend du plan sur lequel on se situe : dans le domaine des vêtements, par exemple, je ne prise pas tout à fait les mêmes couleurs qu'ailleurs. Cela change aussi avec l'âge. Aujourd'hui, j'aime sans doute un peu moins fatalement que jadis la couleur orange *pâlie* (sous l'effet du soleil), qui a marqué si inoubliablement toute une « saison » de ma vie et qui est, depuis, devenue pour moi la couleur par excellence du souvenir et des fins d'été « apollinariennes ». Ce qui, par contre, m'importe toujours beaucoup, ce sont certaines couleurs foncées, tels le cramoisi, le bleu, et surtout le vert foncés. Le bleu foncé est particulièrement susceptible de me fasciner s'il s'accompagne du blanc, sans doute à cause d'une rareté, voire d'une « virginité » aristocratique de cette combinaison (les combinaisons de couleurs constituant naturellement tout un sujet à part). En général, ces couleurs foncées m'attirent par leur côté nocturne et mystérieux, surtout quand elles se trouvent jointes à des *matières* précises (tel le cuir des sièges des vieilles automobiles). Mais il y a encore une autre couleur qui pourrait bien être, quant à moi, de loin la plus importante de toutes : le GRIS, toutes les teintes grisantes du gris (gris du cinéma, gris de

la pluie, gris hallucinant des fièvres ...). Ma « Muse » ne se farde guère les lèvres qu'avec une mine de plomb.

En quelle tenue aimeriez-vous venir, déguisé ou non, dans un bal masqué ?

Déguisé en porc. Caché à l'intérieur d'une grande boule, faite de ce verre spécial qui me permettrait de voir au-dehors, tout en présentant à l'extérieur l'aspect d'un miroir.

Comment imaginez-vous les circonstances « idéales » de votre mort future ?

J'ai déjà parlé l'autre fois de la rencontre fatale que me réserve l'escalier d'une vieille villa. Une autre version de ma mort idéale serait celle-ci : en un mois de septembre ensoleillé, en pleine campagne, je regarde à travers une fenêtre d'une luxueuse villa – moderne cette fois-ci – un ciel passagèrement orageux. Il peut être cinq heures de l'après-midi. J'allume une cigarette, je m'apprête à prononcer une banalité agréable du genre ; « *On devrait enlever le parasol du jardin* ». Je ne le dirai plus. Peu après, le ciel est de nouveau dégagé.

Quelles représentations et sensations concrètes sont pour vous associées aux termes : 1) révolution – 2) liberté – 3) surréalisme – 4) poésie – 5) amour – 6) anarchie – 7) saloperie – 8) bêtise – 9) capitalisme – 10) dandysme ?

1. *Révolution* : Le sol aride de l'Espagne entaché de sang (au loin, on entend la douce rumba de la matinée estivale).
2. *Liberté* : Une chemise à carreaux.
3. *Surréalisme* : Les chardons.
4. *Poésie* : Le vent chasse les journaux et les chapeaux à travers une rue déserte.
5. *Amour* : Un yacht traversant l'équateur ; un feu allumé dans les ruines ; un boudoir éclairé de lueurs de corps ; des yeux à cerner de ciment.
6. *Anarchie* : Un groupe d'ouvriers un peu hagards (quelques-uns en béret) dans l'ancien bureau d'un directeur d'usine.
7. *Saloperie* : Les boîtes de nuit sur la Côte d'Azur.
8. *Bêtise* : Une tête « type » d'apparatchik tchèque (A. Jindra, par exemple).
9. *Capitalisme* : SHELL.
10. *Dandysme* : Un Jacques Rigaut rasé de frais.

Qu'aimeriez-vous faire sur un toit de maison ?

Pique-niquer. Me promener sous la pluie, déguisé en St-Nicolas, jusqu'à ce que l'eau détruise complètement mon déguisement.

Qu'est-ce qu'ont pour vous d'inspirant les vêtements ?

Tout : les poches, les manches, les boutonsnières, autant de cachettes séduisantes pour l'imagination. Un vêtement vide, le plus fascinant des fantômes. Le fétichisme des bas et des cravates, le comique du chapeau. Les eaux douces et sournoises des robes, des sous-vêtements. Le vieux costard râpé de Lester Young. Enfin, la poésie n'a pour moi d'autre « goût » que celui d'un vêtement usé.

Quels sont vos rapports, bons ou mauvais, avec le monstre appelé machine à écrire ?

On ne se quitte pas, voilà qui est fatal. En dehors de toute littérature, rien de plus fascinant que l'image, voire la présence d'une vieille machine à écrire, toute rouillée, précipitée – à midi, en plein été – au fond d'une carrière désaffectée.

¹ Petr, qui était à l'initiative de ce jeu, dit *du 1er Mai*, publia le récit de sa visite rue Montmartre dans *Enquête sur les lieux* (Flammarion, 2007).